

DIMANCHE 15 OCTOBRE

Le journal du Festival

LUMIÈRE 2023



« Le Cinématographe amuse le monde entier. Que pouvons-nous faire de mieux et qui nous donne plus de fierté ? » Louis Lumière #02



FABRICE LUCHINI DYNAMITE L'OUVERTURE

« C'EST TELLEMENT BOULEVERSANT ! »



© DR

M*A*S*H, 1970

Hommage à Robert Altman

Donald Sutherland et Elliott Gould dans *M*A*S*H* qui lança la carrière d'un cinéaste américain atypique.

PAGE 3



© DR

Joseph Losey *l'outsider*, 2023

Gros plan sur Joseph Losey

Parmi la riche sélection de documentaires, un film sur l'auteur de *The Servant*.

PAGE 3



© Loïc Benoît



© Romane Derbelin

Terry Gilliam et Wes Anderson



© Sandrine Theillat

Karin Viard



© Romane Derbelin

Alexander Payne

Fabrice Luchini : « le cinéma ne ment pas »

Dans une Halle Tony Garnier bondée et hilare, l'acteur a fait le show en trublion tantôt ému, tantôt virevoltant, avant de clamer son amour du cinéma.

Pour fêter ce 15^e anniversaire, il fallait un invité exceptionnel, capable par son parcours exemplaire, et son talent incontesté, de rassembler une salle entière autour d'une furieuse et contagieuse envie de cinéma. Avec son légendaire débit mitraillette, c'est bien un acteur unique, Fabrice Luchini, qui a ouvert le bal de cette édition 2023, comme à son habitude, sourire aux lèvres, le verbe digressant, enthousiaste et toujours aussi aiguë.

« C'est tellement bouleversant, ce que vous avez incarné en montrant des génies. De Lino Ventura à Fernandel, de Fernandel à Ozu, de Bertrand Tavernier à Mastroianni... Ce soir, on est presque aidés à être convertis à l'indulgence, celle des salles de théâtre où une humanité immense retient notre agressivité pour que l'on devienne spectateur de la vie », a-t-il confessé, clamant successivement son amour pour Guity et Jouvét, son « Dalai-lama », ou encore Clouzot et Bernard Blier, « le plus grand acteur français de tous les temps ». « Ces images qui viennent de nous être montrées nous réconcilient avec l'humanité. Ce que j'ai

éprouvé, c'est un truc unique. Je ne pensais pas que ça prendrait cette ampleur ».

Dans une Halle Tony Garnier pleine à craquer, quelques 5.000 amoureux du 7e Art ont auparavant donné avec lui - et un parterre d'invités, dans un joyeux chœur digne d'un kop de football -, le coup d'envoi de l'alléchant marathon de projections qui va animer les salles obscures de l'agglomération durant huit jours. Il s'achèvera dimanche 22 octobre dans l'immense écrin lyonnais non sans avoir célébré comme il se doit la filmographie d'un autre géant, Wim Wenders, qui succède à Tim Burton au tableau des lauréats du Prix Lumière.

« Ce soir, j'ai compris ce qu'était Johnny Hallyday. Pour lui, ce devait être une petite salle alors que pour moi, le max, c'est un petit 800 personnes humbles. Mais là, c'est un 4.500 dément, un 4.500 incarné ! », a plaisanté le comédien dans un grand sourire et l'hilarité générale, avant que la salle ne soit plongée dans le noir pour laisser place à la projection de *Sunset Boulevard*, le chef-d'œuvre de Billy Wilder, en copie restaurée. « Ce qui est extraordinaire avec les stars

des Cahiers du cinéma, c'est que les Rohmer, les Truffaut, les Godard, ont vu très vite que Guity était un génie. Je suis bouleversé par ce cinéma-là car c'est la parole qui incarne l'éternité des silences. Dans le film que vous allez voir ce soir, vous allez voir à quel point Guity a tout influencé », a-t-il ajouté.

Plus tôt, sous la clameur, et avant que son entrée ne déclenche un tonnerre d'applaudissements, une vague de personnalités de la planète cinéma sont apparues sur le tapis rouge de l'enceinte lyonnaise pour garnir ses rangs. Parmi eux, Laurent Lafitte, Dany Boon, Daniel Prévost, mais aussi Wes Anderson, Terry Gilliam et Karin Viard, invités spéciaux de cette édition, ont été particulièrement plébiscités par les spectateurs, qui ont aussi longuement applaudi les bénévoles de cette édition. Les spectateurs ont ensuite été invités à un karaoké géant pour interpréter *Aline*, de Christophe, que Wes Anderson a savamment utilisé dans l'une des plus belles scènes de son *French Dispatch*. « Magnifique », a commenté le cinéaste, tandis que son voisin, Terry Gilliam,

a confessé devant le public médusé qu'il ne connaissait pas ce classique de la chanson française.

« Nous n'oublions pas la folie de notre monde divisé. Vive la paix et vive le cinéma », a tenu à rappeler Irène Jacob, la présidente de l'Institut Lumière, au moment d'ouvrir une cérémonie qui s'est tenue en partie en musique, celle d'une fanfare, et en magie, autour de la projection de films inédits des Frères Lumière tout juste restaurés.

« Au cinéma, il y a une chose merveilleuse, miraculeuse qui fait qu'on ne peut pas marcher sur ses deux jambes : c'est que la caméra te débarrasse de l'effort physique qui fait que souvent, on peut jouer en force. Le cinéma vient résoudre le miracle de filmer l'être. Il n'y a pas de cinéaste qui ne filme pas un acteur pour en faire son portrait. Car en réalité, on sent que le cinéma est le lieu où la caméra vient simplement filmer l'acteur, mais l'acteur n'est jamais que l'homme que tu es. Le cinéma ne ment pas car il pénètre dans ton âme », a conclu Fabrice Luchini. — Benoit Pavan

COUP DE PROJECTEUR



© DR

Adieu Chérie, 1946

Adieu Chérie de Raymond Bernard (1946)

SÉANCES

Adieu chérie de Raymond Bernard (1946, 1h50, VFSTA)

> INSTITUT LUMIÈRE (VILLA)

Dimanche 15 octobre, 18h45

> PATHÉ BELLECOUR

Jeu 19 octobre, 14h45

> INSTITUT LUMIÈRE (HANGAR)

Vendredi 20 octobre, 11h15

> UGC CONFLUENCE

Samedi 21 octobre, 15h45

« Il y a toujours un peu d'amertume à ne pas avoir fait sa vie soi-même », dit à l'héroïne un vieux bourgeois ratatiné en plein questionnement. Derrière ce titre léger, et la promesse de voir une Danièle Darrieux ravissante et chanteuse, se noue une intrigue étrangement grave, spirituelle et finalement très adulte. Chérie est une jeune escort girl qui passe un pacte mercantile avec un jeune héritier. Bientôt l'amour se mêle à cette alliance mécanique. Scénarisé, entre autres par l'admirable Jacques Campaneez, cette comédie dramatique fait preuve d'une franchise de sentiment remarquable et originale, comme à rebours de ce que l'on voit habituellement au cinéma.

Chérie, en fille qui a trop vécu, dit en effet vouloir devenir la jeune fille qu'elle n'a jamais été. Après tout, ce n'est pas si mal de croire en l'amour. Et Darrieux n'est jamais meilleure que lorsqu'elle joue de ses yeux mi-clos, pas tant pour séduire, mais pour montrer que, malgré sa jeunesse, elle semble avoir déjà tout compris à la nature humaine. Surprise par la découverte de sa propre innocence, Chérie fait face à l'orgueil et l'hypocrisie des bourgeois riches et frileux jusqu'à l'odieux. *Adieu Chérie* est ainsi l'histoire d'une métamorphose, un portrait féminin sensationnel à la fin très inattendue. — Virginie Apiou



© DR

Le Jardin qui bascule, 1975

Le Jardin qui bascule de Guy Gilles

SÉANCES

Le Jardin qui bascule de Guy Gilles (1975, 1h32)

> LUMIÈRE TERREAUX

Dimanche 15 octobre, 11h

> INSTITUT LUMIÈRE (VILLA)

Jeu 19 octobre, 11h30

Virginie Apiou, autrice de *D'après Delphine Seyrig* (Institut Lumière/Actes Sud) signera son livre à l'issue de la seconde projection

MÉMOIRE

Chaque jour un cinéaste méconnu et un film à redécouvrir : rendre justice aux oubliés de l'histoire du cinéma, c'est aussi le rôle du festival Lumière.

Qui est-ce ?

Scénariste, réalisateur, Guy Gilles (1938-1996) est l'auteur d'une œuvre multiple et délicate composée de courts-métrages, documentaires et travaux pour la télévision, mais aussi de huit films mélodieux, où le jeu des acteurs est particulièrement central.

Son film au festival Lumière

Le Jardin qui bascule raconte l'histoire mystérieuse d'un homme jeune, engagé pour tuer une femme libre de ses mouvements et de ses sentiments du nom de Kate.

Pourquoi le redécouvrir ?

Le Jardin qui bascule est résolument poétique et vigoureux. Portée par Delphine Seyrig dans le rôle de l'incontrôlable Kate, cette histoire est celle d'une rencontre entre un homme jeune qui ne sait finalement que peu de choses de la vie et une femme observatrice, libre de corps et d'esprit. Guy Gilles livre une œuvre déroutante, à la fois sociale et politique, dont l'aspect thriller n'est que très secondaire. Ce qui compte ici c'est comment une femme dévoile ce qu'elle est, sa façon de lire ce qui lui tombe sous la main, de se promener, ou de nouer une relation amoureuse, tout en gardant son pouvoir de décider pour elle-même sans qu'on la juge. Gilles montre également combien il est dangereux pour une femme de vouloir jouir pleinement de son indépendance. — V. A.

La folle aventure de M*A*S*H

Le film qui a lancé tardivement la carrière de Robert Altman s'est fait à peu près contre tout le monde : son scénariste, ses producteurs et presque ses comédiens principaux. Retour sur une aventure unique qui a donné naissance à un classique immédiat.

Ils ont pour noms Stanley Kubrick, Sidney Lumet, George Roy Hill, Sydney Pollack, plus une quinzaine d'autres ; à la fin des années soixante, ils reçoivent tous (et déclinent tous) la même proposition : porter à l'écran le scénario d'un ancien de la liste noire, Ring Lardner Jr, adapté du livre d'un chirurgien qui raconte, sous pseudonyme, son expérience au sein d'un hôpital militaire pendant la guerre de Corée. Le producteur, Ingo Preminger, frère d'Otto, se résigne à changer de braquet : il offre le projet à un réalisateur de bientôt 45 ans, nettement moins prestigieux. Ses premiers films n'ont guère eu de succès, mais il s'est taillé une certaine réputation à la télévision, notamment en tournant de nombreux épisodes de séries.



M*A*S*H, 1970

En fait, la réputation de Robert Altman est double : grand talent, capacité à insuffler de la vérité à n'importe quelle histoire, mais aussi esprit rebelle, rétif à toute autorité, voire carrément incontrôlable. L'un de ses conflits les plus célèbres l'a opposé à Jack Warner, patron du studio du même nom : visionnant les rushes d'un film de science-fiction baptisé *Objectif Lune* (rien à voir avec Tintin), celui-ci découvre avec horreur que les personnages se coupent la parole, parlent parfois en même temps - comme dans la vie, peut-être, mais pas du tout comme au cinéma. Altman est illico viré, ses affaires l'attendent même à la grille du studio et le film sera remonté sans lui.

Altman trouve nul le scénario de M*A*S*H et encore pire le bouquin qui l'a inspiré, qu'il juge raciste et bourré de mauvaises blagues. Mais il bataille depuis plusieurs années sur un projet (*The Chicken and The Hawk*) se déroulant pendant la guerre de 14, au sein de l'aviation naissante, et qui n'a plus guère

de chances d'aboutir. « Lorsque j'ai reçu le scénario de M*A*S*H, raconte-t-il au critique David Thompson dans *Altman on Altman*, je l'ai trouvé épouvantable et, à première vue, j'ai senti qu'il n'allait pas fonctionner. Il n'y avait pas de personnages secondaires ; il n'y avait que cinq personnes et un tas de figurants. Mais je me suis dit que je pouvais faire ce film en faisant la même chose que ce que j'avais compté faire dans *The Chicken and the Hawk*, lui insuffler de la vie. »

Pour améliorer le scénario, Altman utilise donc sa botte secrète : le travail de groupe. Le voilà à San Francisco rencontrant la troupe de l'American Conservatory Theatre : « Lorsque j'ai commencé, les deux seules personnes déjà engagées étaient Donald Sutherland et Elliott Gould. Je suis allé à San Francisco pour faire le reste du casting du film. Je ne sais pas quel genre de théâtre vous appelez cela, le théâtre de l'absurde, je suppose, mais il y avait une quarantaine de personnes sur scène en permanence, et c'était très improvisé. Si vous regardez le générique de M*A*S*H, il est écrit Donald Sutherland et Elliott Gould et "pour la première fois à l'écran", et il y a une vingtaine de noms. Eh bien, il s'agissait de tous ces gens de San Francisco. »

Cette vingtaine de rôles parlants, chaque réplique chevauchant avec naturel celle du voisin, donne au film sa singularité : le spectateur arrive toujours au milieu d'un incident et non pas au début d'une scène, quelque chose est sans cesse en train de se passer au fond ou dans un coin de l'image, à la façon de la « chorale démocratique » des pièces de Tchekhov. À tel point que Donald Sutherland et Elliott Gould finissent par se plaindre à la production d'un cinéaste s'occupant davantage de la figuration que d'eux-mêmes, et demandent son remplacement. Altman : « Je pense que si je l'avais su à l'époque, j'aurais démissionné. Je veux dire que je n'aurais pas pu continuer si j'avais su qu'ils avaient cette attitude. Mais je ne l'ai découvert que plus tard. Plus tard Elliott m'a appelé et m'a dit : "Nous avons fait une terrible erreur parce que nous pensions que vous ne saviez pas ce que vous faisiez". » L'acteur le confirme : « Avec le recul, je pense que Donald et moi étions deux acteurs élitistes et arrogants qui ne comprenaient pas le génie d'Altman. »

La pagaille narrative correspond au désordre des comportements : la réussite



M*A*S*H, 1970

tragico-burlesque de M*A*S*H, dont certaines séquences évoquent l'humour absurde des Monty Python, tient au contraste entre la guerre qui fait rage et cet îlot de paillardise que constitue l'hôpital militaire de campagne. Les chirurgiens reçoivent des blessés dans des états divers, opèrent et amputent, en faisant gicler le sang, tout en s'interrogeant sur la qualité des martinis et le tempérament des infirmières qu'ils pourraient séduire (plus tard, Altman répondra à certaines critiques en précisant qu'il n'est pas misogynne mais que ses personnages le sont).

En fait, Altman a puisé dans ses propres souvenirs de la guerre du Pacifique, pendant laquelle il co-pilotait un bombardier B-24, multipliant les raids au-dessus des terres d'occupation japonaise. Entre deux missions, il y avait de quoi s'amuser : « Nous étions sur une île avec un hôpital australien, et c'était génial, car il y avait des infirmières et nous volions des jeeps, faisons entrer du whisky en contrebande et organisons des fêtes. On réquisitionnait des avions pour faire venir de la bière d'Australie... tout ça, c'était la routine de la journée. »

Sorti en janvier 1970, le film cartonne immédiatement et montera à la troisième place du box-office de l'année. Quatre mois plus tard, M*A*S*H concourt au Festival de Cannes et décroche le Grand Prix (l'équivalent de la Palme d'or, à l'époque) devant *Enquête sur un citoyen au-dessus de tout soupçon*, d'Elio Petri. « Le cinéaste anglais Karel Reisz faisait partie du jury, se souvient plus d'un demi-siècle plus tard Volker Schlöndorff, dernier survivant de l'aréopage. Il avait vu le film à Londres et il nous a dit de ne pas désespérer de ce qu'on verrait : M*A*S*H ferait une excellente palme d'or. De fait, nous n'avons pas été déçus, je me souviens de l'enthousiasme de Kirk Douglas. Notre vieux président littéraire [le prix Nobel de littérature Miguel Ángel Asturias] était moins intéressé, mais la jeunesse a triomphé ! » Ultime péripétie aux Oscars : Ring Lardner jr, qui a détesté le film (« ce n'est pas mon scénario ! ») reçoit l'Oscar de la meilleure adaptation, seule récompense décernée au film malgré les nombreuses nominations. Il n'a pas un mot pour Robert Altman, qui perd l'Oscar du meilleur réalisateur face à Franklin J. Schaffner, le metteur en scène de *Patton*. Aux États-Unis, rigole avec la guerre, mais jusqu'à certain point !

— Aurélien Ferenczi

LE DOC DU JOUR

Losey sans les miroirs



Joseph Losey l'outsider, 2023

Un cinéaste dit sa passion pour un autre cinéaste : Dante Desarthe (*Fast, Le Passe-muraille*) analyse avec précision l'œuvre et le parcours de Joseph Losey,

Votre film commence par des archives étonnantes...

Ce sont les rushes d'une interview de Joseph Losey réalisée en 1968 par Bertrand Tavernier et André S. Labarthe pour l'émission *Cinéastes de notre temps*. Ils n'ont jamais été montés, j'ignore pourquoi, quoique... En fait, Losey était extrêmement déprimé parce qu'il venait d'enchaîner deux gros échecs avec *Cérémonie secrète* et *Boom*, alors qu'il espérait vraiment que ces films lui permettraient de retravailler aux États-Unis. Il était au fond du trou et s'il avait accepté de les recevoir c'était, à mon avis, par politesse. Bertrand Tavernier est très jeune, il a vingt-sept ans, il n'a pas encore fait de film, il pose des questions assez théoriques auxquelles Losey ne sait pas répondre, parce qu'il est plus dans le doute que dans les certitudes. Il joue le jeu, dans la position de celui qui cherche et pas celui qui sait. L'interview ne se passe pas très bien, mais Losey et Tavernier sont devenus proches, au point que le premier a très souvent pris des membres des équipes techniques du second quand il tournait en France. C'est pour ça que j'ai recherché l'extrait où l'on voit Tavernier recevoir au nom de Losey, absent, le César pour *Monsieur Klein*.

Que vous ont inspiré ces images ?

J'aime les moments d'intimité qu'on y voit et qu'avec ma monteuse, Cécile Dubois, nous avons décidé de garder : Losey boit beaucoup, on entend Tavernier dire : « vous avez du bloody mary ? », l'ambiance est joyeuse ! En 1968, Losey est à la moitié de son parcours : il a réalisé dix-sept films, il en fera encore dix-sept autres, ce qui est énorme pour quelqu'un qui a commencé à quarante ans. Je trouvais aussi ce document intéressant sur l'époque : Losey fait écouter à ses invités le disque de la comédie musicale *Hair*, il est tenté de l'adapter, on est au cœur d'un moment...

Quel a été votre parti pris ?

Je suis parti à la recherche d'éléments concernant la fabrication des films. Sur Joseph Losey, on est tenté par le fil biographique, à cause du maccarthysme, de son exil, etc., mais on en sait un peu moins sur la technique, sur la façon dont il travaille. J'ai essayé d'évoquer sa direction d'acteurs, son goût des plans-séquences. Des choix qui viennent sans doute de son expérience au théâtre. Michel Ciment qui témoigne dans le film m'a permis d'utiliser des enregistrements audio qu'il avait faits avec Losey, celui par exemple où il explique sa mise en scène du *Message*. J'ai essayé d'éviter le ponctif des miroirs, même si j'en parle un peu...

On est frappé par la puissance du visage de Joseph Losey...

Oui, les traits creusés, burinés. Encore une fois, il buvait beaucoup... ! Pour moi, il a un visage de chef indien.

— Propos recueillis par A. F.

SÉANCE

Joseph Losey l'outsider de Dante Desarthe (Documentaire, 2023, 1h)
 > INSTITUT LUMIÈRE (VILLA) Dimanche 15 octobre, 16h45
 En présence de Dante Desarthe

WOUPIDOU

« Il en faut peu pour être heureux, vraiment très peu pour être heureux. Il faut se satisfaire du nécessaire. »

Avec ce refrain entraînant, l'ours Baloo a bercé l'enfance de plusieurs générations de cinéphiles. Accompagné de ces amis Bagheera, la panthère noire et le jeune Mowgli, l'ours le plus célèbre de l'histoire du cinéma fera une escale à Lyon pour fêter les 100 ans du studio Disney. Le film d'animation *Le Livre de la jungle* sera projeté ce dimanche à la Halle Tony-Garnier dans le cadre de la séance famille du festival. L'occasion de vivre sur grand écran les aventures de Mowgli, le petit d'homme élevé par les loups. Animations, surprises et un goûter offert : petits et grands seront chouchoutés lors de cette séance dominicale. Et pour faire entrer les spectateurs dans la danse joyeuse de Baloo et ses amis, l'acteur-réalisateur Dany Boon sera au rendez-vous sur la scène lyonnaise. Comme un cadeau fait

par le plus célèbre des biloutes aux « gones » (des enfants en argot lyonnais). La comédie musicale peuplée d'animaux anthropomorphes est l'un des derniers classiques de l'âge d'or des studios Disney, désiré par Walt Disney lui-même. Réalisé par le cinéaste américain Wolfgang Reitherman, *Le Livre de la jungle* est adapté du recueil de nouvelles écrit par Rudyard Kipling en 1894. Sorti en 1967, le film est un chef-d'œuvre d'animation devenu culte. Nul doute que Mowgli, Baloo, Bagheera et leurs comparses vont enchanter la Halle Tony-Garnier ! — Laura Lépine

SÉANCE FAMILLE

Le Livre de la jungle de Wolfgang Reitherman (*The Jungle Book*, 1967, 1h20)
 > HALLE TONY GARNIER Dim 15 octobre, 15h



Le Livre de la jungle, 1967

Le Livre de la jungle fête les 100 ans de Disney

La foire aux bonnes galettes

C'est un rendez-vous incontournable entre les éditeurs du cinéma de patrimoine et leur public. Pour le 5^e salon du DVD, 5 éditeurs (sur les 24 présents), évoquent leur travail : 3 indépendants, 1 groupe et 1 représentant du service public.

Y a-t-il un avenir pour le format la vidéo physique ?

Bernard Delerue, Arte Editions : Il est vrai que le marché de la vidéo physique est en décroissance mais certaines niches restent dynamiques dont le cinéma patrimonial.

Carine Bach et Patrice Verry, Extralucid films : La vidéo physique est un métier passion. Il ne faut pas espérer devenir riche, mais l'amour du support fait qu'il saura se réinventer pour perdurer encore longtemps.

Manuel Chiche, The Jokers : Tant qu'il y aura des cinéphiles, il y aura un avenir. Radieux non. Mais un avenir.

Paul Richer, UFO distribution : Si c'est déraisonnable, c'est pour UFO ! L'édition physique (DVD, vinyle) est dans notre ADN. Et à l'image du vinyle qui opère un retour en force, nous aimons croire qu'il en sera de même pour la vidéo physique.

Jean Ziemniak, Pathé vidéo : Il est peut-être même encore plus raisonnable de travailler dans la vidéo physique aujourd'hui, en particulier sur le segment des films de patrimoine,

qui résiste mieux et affiche une progression depuis 2018. Enfin, le support physique 4K UHD permet à ce jour d'avoir la meilleure expérience possible, autant à l'image qu'au son. Car bien souvent, même les programmes 4K proposés par les plateformes de streaming sont compressés à cause d'une bande passante Internet encore trop faible.

Quelles sont les parutions dont vous êtes le plus fier et pourquoi ?

Arte Editions : Le travail effectué avec Agnès et Rosalie Varda sur les catalogues Varda et Demy, ou encore celui autour des films de Costa-Gavras. Plus récemment l'édition du coffret Truffaut - La Passion cinéma, en coédition avec l'Atelier d'images !

Extralucid films : *Vierges* (Keren Ben Rafael, 2018) car c'est la première sortie de notre collection Extramonde. Ce film marque le début d'une jolie série d'éditions consacrées aux premières œuvres, et notamment réalisées par des femmes : *River of Grass* (Kelly Reichardt), *Milla* (Shannon Murphy) et

prochainement *Huesera* (Michelle Garza Cervera). Il y a aussi *Assa* (Sergei Solovoyov, 1987).

UFO distribution : Notre première édition, en 2013 : La Trilogie Bill Douglas. Participer à la découverte d'un cinéaste, proposer au public une très belle édition et obtenir un succès, c'est le rêve de tout éditeur. Les éditions des deux premiers films de Bertrand Mandico, *Les Garçons Sauvages* et *After Blue, Paradis sale*.

Pathé vidéo : Nous sommes particulièrement fiers de la collection Pathé Restaurations avec des « trésors retrouvés » comme *La Roue* (1923) d'Abel Gance en 2020 ou le ciné-roman *Belphegor* (1927) de Henri Desfontaines ; des films emblématiques comme *Le Samouraï de Melville* qui va sortir dans une édition collector numérotée fin novembre ; et aussi *Astérix et Obélix : mission Cléopâtre* d'Alain Chabat en décembre prochain.

La prochaine sortie sur laquelle vous fondez tous vos espoirs ?

Arte Editions : Le coffret Delphine Seyrig proposé à Lyon en avant-première mais qui sort le 7 novembre ! Et l'Intégrale Michael Haneke en 12 blu-ray deux semaines plus tard, avec quatre films inédits.

Extralucid films : Nous allons sortir pour les fêtes de fin d'année quatre éditions collector de films de Dario Argento.

The Jokers : Le joli coffret de quatre films de sabre de Kenji Misumi, avec livret et documentaire. Et puis l'édition monstre de *The Host*. En UHD. J'adore ce support.

UFO distribution : *L'Exorciste selon William*

Friedkin qui sera en pré-commande au salon du DVD. Le dernier grand entretien du réalisateur qui revient sur son chef-d'œuvre avec moult images d'archives.

Pathé vidéo : Nous allons sortir de nombreuses éditions restaurées en 2024. Par exemple, *Ces Messieurs de la Santé* de Pièrre Colombier, une comédie satirique de 1934 avec Raimu., ou *Cinq tulipes rouges* de Jean Stelli, projeté au festival cette année dans la section Lumière Classics ! — **Propos recueillis par A. F.**



SALON DU DVD

De 10h30 à 19h30, au village du marché international du film classique. Entrée gratuite.

24 ÉDITEURS PRÉSENTS :

ARTE ÉDITIONS / ARTUS FILMS / CARLOTTA FILMS / CULTPIX AB / EPICENTRE FILMS ÉDITION / ESC ÉDITIONS / EXTRALUCID FILMS / GAUMONT VIDÉO / JHR FILMS / JOUR2FÊTE / L'ATELIER D'IMAGES / LA TRAVERSE / LES ALCHIMISTES / LES ANNÉES LASER / MALAVIDA / PATHÉ FILMS / POTEMKINE FILMS / RE:VOIR / RIMINI ÉDITIONS / SIDONIS PRODUCTION / SPECTRUM FILMS / TAMASA DISTRIBUTION / THE JOKERS FILMS / UFO DISTRIBUTION

QUIZ L'ARMÉE DES 12 SINGES (1995) de Terry Gilliam

Dans ce futur proche, près de 5 milliards d'êtres humains ont disparu de la surface de la terre. Quelques survivants doivent découvrir l'origine de cette catastrophe. Le destin de l'humanité dépend de l'un d'entre eux... — **par L. L.**

SÉANCES

L'Armée des 12 singes de Terry Gilliam (Twelve Monkeys, 1995, 2h09)
 > **PATHÉ BELLECOUR** Dim 15 octobre, 21h
 > **UGC CONFLUENCE** Lun 16 octobre, 18h45
 > **INSTITUT LUMIÈRE (HANGAR)** Mar 17 octobre, 10h45
 > **COMOEDIA** Mer 18 octobre, 17h

1 En quelle année débute l'intrigue du film ?

- A. En 1996
- B. En l'an 2035
- C. En l'an 2 avant le Covid

2 Quel est le nom du personnage incarné par Bruce Willis ?

- A. James Cole
- B. James Stewart
- C. John McClane

3 Quel court métrage a inspiré l'histoire du film ?

- A. *The Crimson Permanent Assurance* de Terry Gilliam (1982)
- B. *Sortie d'usine* de Louis et Auguste Lumière (1895)
- C. *La Jetée* de Chris Marker (1962)

4 Le héros incarné par Bruce Willis déclare aimer la musique du 20^e siècle ! Laquelle ?

- A. *What a Wonderful World* de Louis Armstrong
- B. *Blueberry Hill* interprété par Fats Domino
- C. *Wonderwall* du groupe Oasis

5 Le héros du film prend une balle dans la jambe durant quel événement historique ?

- A. La Guerre de Sécession
- B. La Prise de la Bastille
- C. La Première Guerre Mondiale

6 Quel acteur a reçu le Golden Globe du meilleur acteur dans un second rôle du film ?

- A. Brad Pitt
- B. Will Smith
- C. Jack Nicholson



WIM'S PLAYLIST #2



Last night sleep
par Can dans *Jusqu'au bout du monde*

Chaque jour, un ou plusieurs morceaux tirés d'un film de **Wim Wenders**, pour qui la musique fait partie intégrante du récit.

Il y a des gens pour qui la vie est plus facile : cherchant à imaginer avec dix ans d'avance la musique de l'an 2000, Wim Wenders n'a eu qu'à ouvrir son carnet d'adresses pour contacter ses amis de U2, mais aussi Patti Smith, David Byrne, Depeche Mode et Lou Reed, entre autres... Musique du futur, peut-être pas, mais une vingtaine de morceaux qui composent un album exceptionnel. Et même un groupe qui se reforme pour l'occasion, ultime session avant dissolution, les Allemands de Can, pour un titre lancinant et percussif qui leur ressemble bien. Can a déjà signé les parties instrumentales de la B.O. d'*Alice dans les villes*, puis le clavier Irmin Schmidt, disciple de Stockhausen, est intervenu en solo pour des musiques additionnelles, comme dans *Lisbonne Story*. Amateur de « krautrock » (dans une interview, Schmidt disait qu'il aurait préféré l'expression « schleu-rock »), Wenders (qui a aussi signé un documentaire sur une autre formation de Cologne, BAP) était pionnier dans l'utilisation de ce groupe pré-curseur, redécouvert depuis à intervalles réguliers grâce à leur hit *Vitamin C*, récemment dans la B.O. d'*Euphoria*. — **A. F.**

LES SÉANCES

Jusqu'au bout du monde - Director's cut de Wim Wenders (*Bis ans Ende der Welt*, 1991-1994, 4h47 - 1^{re} partie 2h12, 2^e partie 2h35)
 > **UGC ASTORIA** Dimanche 15 octobre, 14h
 > **CINÉMA OPÉRA** Mardi 17 octobre, 19h

PORTRAIT



Un jour, un bénévole ANATOLE GIGNOUX

MA BIO EXPRESS : Originaire de Laval, Anatole Gignoux a posé ses valises à Lyon il y a un an pour réaliser son rêve : devenir réalisateur-producteur. Diplômé en biologie, cinéphile averti, le jeune homme est actuellement étudiant en cinéma à l'université Lumière Lyon 2. Ce fan de Terry Gilliam qui fourmille d'idées recherche actuellement des financements pour produire le moyen métrage *Devant la montagne*, dont le tournage est prévu dans la région Auvergne-Rhône-Alpes. L'appel est lancé !

MES CINÉASTES PRÉFÉRÉS : Le premier serait sans hésiter Terry Gilliam ! J'adore son sens de la mise en scène et sa capacité à créer un univers avec toujours une grande précision, que ce soit dans les décors, comme dans les costumes. J'aime aussi beaucoup George Miller pour son sens de la narration et je suis un incondicional de Quentin Dupieux : c'est un des seuls cinéastes à faire de l'absurde comme j'aime, sans jamais se prendre au sérieux !

LA SALLE OÙ J'AI DÉCOUVERT LE CINÉMA : Le Cinéville de Laval est ma première salle, mais je dois dire que j'ai surtout découvert le septième art lors des projections que mes parents faisaient à la maison, c'était un vrai rituel chez nous !

MON FILM DE CHEVET : *The Truman Show* de Peter Weir : j'avais même fait un exposé sur ce film lorsque j'étais en CM2 ! C'est dingue de pouvoir transmettre grâce à un film une idée qu'on pense être le seul à avoir. C'est pour cela que je veux faire des films, pour partager ces émotions avec le public.

MON GOÛT POUR LE BÉNÉVOLAT : J'ai participé en tant que bénévole au festival de musique « Insane » de la ville d'Apt pendant deux ans puis j'ai intégré l'association lyonnaise de cinéma « Kinoxs ». Lorsque j'ai découvert le festival Lumière l'année dernière en tant que spectateur, j'ai tout de suite eu envie de m'investir pour cet événement : ce sera donc ma première année en tant que bénévole du festival !

MES MISSIONS AU FESTIVAL : Je suis référent bénévole au sein de la salle de l'UGC Ciné Cité Confluence : mon rôle est de gérer l'équipe de bénévoles présents lors des séances. J'adore le contact avec les gens et le fait d'aider les bénévoles et les festivaliers en trouvant des solutions rapidement. — **Propos recueillis par Laura Lépine**



Rédaction en chef : Aurélien Ferenczi avec Virginie Apiou
Suivi éditorial : Thierry Frémaux
Conception graphique et réalisation : Justine Ravinet

Imprimé en 5 380 exemplaires

Institut Lumière, 25 rue du Premier Film - 69 008 Lyon

www.festival-lumiere.org